

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

TOME 5

LA LIGNE ROUGE



Patrice HUETZ

Les Seigneurs de la Guerre — La Ligne Rouge

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Kiev 2015

Kiev — Avril 2015

L'avion d'Ukraine International Airlines posa ses roues sur le tarmac de Boryspil avec un grondement sourd qui vibra dans les os de Victor Marchand. Fenêtre 14C. Il regardait les champs plats défilier sous l'aile — de la terre noire, du ciel gris laiteux, des bouleaux encore nus en ce début d'avril. Un pays qui ressemblait à rien, et qui contenait tout.

Il avait quitté Paris douze heures plus tôt depuis le Charles-de-Gaulle, escale à Vienne, passeport belge au nom de Laurent Moreau, consultant en gestion des risques pour une société-écran basée à Nicosie. La couverture tenait depuis 2012, renforcée par un vrai site web, une vraie adresse, deux vrais clients européens qui ne savaient rien de ce que faisait vraiment leur prestataire de sécurité.

Dans le sac à dos Samsonite posé entre ses pieds : un laptop Dell Latitude chiffré AES-256, deux téléphones dont un burner ukrainien avec carte SIM pré-activée, le carnet noir A5 Leuchtturm à couverture cartonnée qu'il utilisait depuis Damas, et une enveloppe contenant douze mille euros en coupures mixtes. Pas d'arme en cabine — l'équipement l'attendait à Kiev, dans une planque que

Delacroix avait organisée via l'attaché militaire de l'ambassade française.

L'Ukraine en avril 2015. Victor avait étudié le dossier pendant trois semaines depuis son bureau de Dubaï — bureau au vingtième étage d'un immeuble de verre sur Sheikh Zayed Road, vue sur le port, climatisation réglée à vingt degrés toute l'année. Il avait lu les rapports OSCE sur le cessez-le-feu de Minsk II, signé en février mais respecté avec la même sincérité que les deux parties mettaient à se tirer dessus depuis que la Russie avait avalé la Crimée en mars 2014. Il avait compulsé les données de l'ONU sur les déplacés — un million quatre cent mille selon le dernier décompte. Il avait tracé les lignes de contact sur ses propres cartes, noté les points chauds autour de Donetsk, Louhansk, Mariupol.

Ce n'était pas sa première guerre post-soviétique. Il avait fait la Géorgie en 2008, à distance, conseiller d'une compagnie d'extraction gazière qui voulait évaluer ses actifs à risque. Il avait fait des passages en Moldavie, en Transnistrie — ces zones grises que personne n'aimait regarder en face. Mais l'Ukraine de 2015, c'était différent. Plus grand, plus chargé, plus dangereux dans ses implications. Une guerre que personne n'appelait guerre, menée par des soldats que personne n'appelait soldats.

ARES avait été contacté par deux clients distincts, arrivés par des canaux séparés, avec des demandes qui se recoupaient de façon intéressante. Le premier : une société d'assurance londonienne, Lloyd's syndicate, qui couvrait des infrastructures industrielles dans la région de Kharkiv et voulait une évaluation terrain indépendante. Le second : plus opaque, passé via Chypre, lié à des intérêts ukrainiens qui cherchaient à protéger des convois logistiques sur la route entre Sloviansk et Kramatorsk.

Victor avait accepté les deux. Il avait aussi accepté le briefing de Delacroix, transmis par valise diplomatique, qui lui demandait d'observer et rendre compte des positions et équipements des forces séparatistes dans le couloir Donetsk-Louhansk. Trois sources de

revenus pour une seule mission. L'économie de la guerre avait ses propres vertus d'efficience.

La douane ukrainienne fut rapide — le passeport belge passait mieux que le français depuis que Kiev regardait vers l'ouest avec une intensité religieuse. L'officier en uniforme vert kaki, la trentaine, sourcils broussailleux, tamponna sans lever les yeux.

Dans le hall des arrivées, une femme tenait une pancarte : MOREAU. Petite, cheveux noirs, imperméable beige. Environ trente-cinq ans. Elle s'appelait Oksana Petrenko et elle était la liaison locale d'ARES depuis deux ans — ancienne interprète pour l'OTAN, reconvertie dans la sécurité privée après que son mari avait été tué sur le Maïdan en février 2014.

« Bienvenue à Kiev, » dit-elle en français sans accent. « La voiture est dehors. »

Ils ne s'embrassèrent pas. Pas de sourire. C'était un pays en guerre.

La planque était un appartement au quatrième étage d'un immeuble soviétique dans le quartier de Petchersk, à cinq minutes à pied du monastère des Grottes. Trois pièces, parquet gondolé, radiateurs qui craquaient, une fenêtre qui donnait sur une cour intérieure où des femmes étendaient du linge malgré le froid. L'appartement sentait la peinture récente et le tabac froid — quelqu'un avait essayé de couvrir l'un avec l'autre, sans succès.

Baptiste Leroux l'attendait assis à la table de cuisine avec deux tasses de café et l'expression de quelqu'un qui avait dormi dans un avion et ne s'en était pas encore remis. Quarante ans, cheveux gris sel coupés court, cicatrice au menton qui datait d'une embuscade à Ramadi en 2004. Il portait un pull ras-du-cou bleu marine et lisait un rapport sur son iPad.

« Tu as fait bon voyage ? » demanda-t-il sans lever les yeux.

« Boryspil ressemble à Roissy en 1990. » Victor posa son sac, attrapa la tasse. « Où est le matériel ? »

Baptiste désigna la chambre du fond avec son menton. Victor alla voir. Sur le lit : deux HK416 démontés dans des housses de transport, quatre SIG Sauer P320 en étuis de cuir, munitions 5,56 et 9mm en boîtes vertes estampillées en cyrillique, gilets pare-balles Level IV de chez Osprey — le modèle Osprey Mark 4 qui équipait les forces britanniques, acquis via un intermédiaire maltais. Radios Harris MBITR, batteries de rechange. GPS Garmin Montana 680 avec les cartes de la région chargées. Deux paires de lunettes de vision nocturne PVS-14 dans leurs étuis rigides. Une trousse médicale Tactical Combat Casualty Care complète — garrot CAT, QuikClot, décompression à l'aiguille, morphine.

Victor fit l'inventaire en silence, vérifia chaque arme, les magasins, l'état des optiques. C'était un rituel qui datait de la Légion, appris sous les ordres d'un sergent-chef de la 2e REP qui disait que la seule prière valable avant un combat était la vérification de son équipement.

« L'équipe arrive demain matin, » dit Baptiste depuis la cuisine. « Dahl, Chevalier, Ferreira. Plus deux locaux qu'Oksana a recrutés — des gars qui connaissent le terrain dans le Donbass. »

« Curriculum ? »

« Armée ukrainienne, anciens du 95e régiment aéroporté. Combattants Maïdan. Pas de casier. »

Victor revint s'asseoir. Le café était trop fort et trop sucré — du café ukrainien, du café de l'est. Il but quand même. « Et Wagner ? »

Baptiste posa son iPad. « Ils sont là. Officiellement ils n'existent pas. Officieusement, environ deux mille hommes dans le Donbass, mélangés aux séparatistes, avec leur propre chaîne de commandement remontant directement à Rostov. Prigojine n'a pas encore le profil public qu'il aura plus tard, mais le GRU tire les ficelles. »

« Delacroix veut savoir comment ils s'approvisionnent. »

« Les routes de l'est. Rostov-sur-le-Don, puis par les passages de la frontière que les séparatistes contrôlent. Carburant, munitions,

nourriture. Et les officiers voyagent en civils, passeports russes d'apparence normale. »

Victor regarda par la fenêtre. La cour intérieure, le linge, le gris du ciel. Quelque part dehors, à sept cents kilomètres, des hommes se tiraient dessus dans des tranchées boueuses avec le même équipement que leurs grands-pères avaient utilisé contre les Allemands. Et ici, dans ce café de cuisine soviétique, deux mercenaires français planifiaient leur entrée dans ce chaos pour gagner de l'argent.

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter à ça.

Oksana revenait dans deux heures, dit Baptiste. Elle avait ses propres informateurs dans la ville — anciens collègues de l'ambassade, journalistes locaux, fonctionnaires qui avaient survécu à la transition post-Maïdan et comprenaient la valeur de parler aux bons interlocuteurs.

Quand elle arriva, elle apporta un cartable en cuir marron et des pirojki dans un sachet plastique d'une boulangerie du coin. Elle posa les pirojki sur la table — pomme de terre et fromage, encore chauds — et sortit de la cartable une chemise de documents.

« Situation au premier avril 2015, » commença-t-elle. Son français était universitaire, précis, avec quelques traces d'accent sur les voyelles longues. « La ligne de contact s'étend sur quatre cent cinquante kilomètres environ, de la Russie à la mer d'Azov. Minsk II tient sur le papier. Sur le terrain, il y a eu quarante-deux incidents documentés par l'OSCE depuis la signature. Dix-sept morts côté ukrainien, douze côté séparatiste. »

Elle étala des cartes imprimées, annotées à la main en ukrainien et en anglais. « Les routes que vous devrez utiliser pour accéder au Donbass passent toutes par des checkpoints ukrainiens. Les documents de la société de sécurité privée tiennent — j'ai vérifié avec le SBU. Ils savent qui vous êtes, ils savent pourquoi vous êtes là, ils préfèrent ça à des inconnus. »

« Et du côté séparatiste ? » demanda Victor.

« Plus complexe. Les checkpoints DNR ne sont pas des checkpoints ukrainiens. Les hommes qui les tiennent ne sont pas nécessairement au courant des accords passés entre leur commandement et vos clients. Votre couverture journalistique tient pour une approche légère, deux ou trois personnes. Pas pour l'équipe complète avec du matériel. »

« Donc on fait deux missions. Une reconnaissance légère, moi et Baptiste, avec les documents de presse. Et une mission de protection rapprochée pour les convois, avec l'équipe complète, qui reste côté ukrainien. »

Oksana acquiesça. Elle mangea un pirojki sans paraître en avoir conscience, les yeux sur les cartes. Il y avait chez elle une économie de mouvement, une absence de gestes superflus, qui disaient quelque chose d'un deuil traversé et dépassé. Pas surmonté — traversé. Le mari mort sur le Maïdan n'était pas oublié, mais il n'envahissait plus chaque instant.

Victor appréciait ça. Les gens efficaces avaient appris à ranger leur chagrin dans des boîtes étanches et à continuer à fonctionner. C'était une compétence, pas un manque de sensibilité.

« Une dernière chose, » dit Oksana. « Un homme a cherché à vous contacter hier, avant votre arrivée. Il a laissé un numéro de téléphone et un nom. »

Elle poussa un carton blanc vers Victor. Deux mots écrits en cyrillique, qu'il déchiffra lentement.

Aleksei Volkov.

Victor ne bougea pas. Mais quelque chose en lui se stabilisa d'une façon particulière — la façon dont un tireur retient son souffle avant de presser la détente.

Il était dix-neuf heures quand Baptiste et Victor mangèrent les derniers pirojki en silence, les cartes toujours étalées sur la table. Oksana était repartie. Les bruits de la ville montaient — Kiev vivait malgré tout, restaurants, bars, la circulation sur Khreschatyk.

Baptiste alluma une cigarette. Marlboro Red — il ne fumait que des Marlboro, depuis Sarajevo en 2003 où un sniper bosnien lui en avait offert une pendant une trêve informelle de vingt minutes, assis côte à côte sur les ruines d'un mur, à ne pas se parler.

« Volkov, » dit-il simplement.

« Je sais. »

Aleksei Volkov. Victor l'avait rencontré pour la première fois à Moscou en 2013, via un intermédiaire commun du monde pétrolier. Oligarque de deuxième génération — son père avait fait fortune dans l'aluminium dans les années quatre-vingt-dix, Aleksei avait diversifié dans la sécurité, le renseignement privé, et ce que les analystes appelaient poliment les “services de conseil stratégique” à des gouvernements qui ne tenaient pas trop à ce que leurs commandes passent par des circuits officiels.

Il était lié à Wagner. Pas officiellement — Volkov avait la capacité de ne jamais être officiellement lié à quoi que ce soit. Mais le flux d'argent passait par ses sociétés, et les équipements que les “volontaires” russes du Donbass utilisaient transitaient par des entrepôts qu'il contrôlait à Rostov.

Ce qu'il voulait maintenant, Victor ne le savait pas encore. Mais qu'il ait su l'arrivée de Victor à Kiev, avant même l'arrivée de Victor à Kiev, était une information en elle-même.

« Tu rappelles ? » demanda Baptiste.

Victor regarda le carton blanc. « Demain. Après avoir dormi. »

C'était une règle qu'il s'était fixée depuis l'Irak : ne jamais prendre de décision importante quand on était épuisé. Les erreurs de jugement coûtaient des vies. Le sommeil coûtait du temps. Victor avait toujours préféré perdre du temps.

Il alla dans la chambre du fond, s'allongea sur le lit sans défaire ses chaussures, posa le SIG P320 sur la table de nuit avec le cran de sécurité engagé. Le plafond était blanc, fissuré, avec une tache d'humidité en forme de delta fluvial.